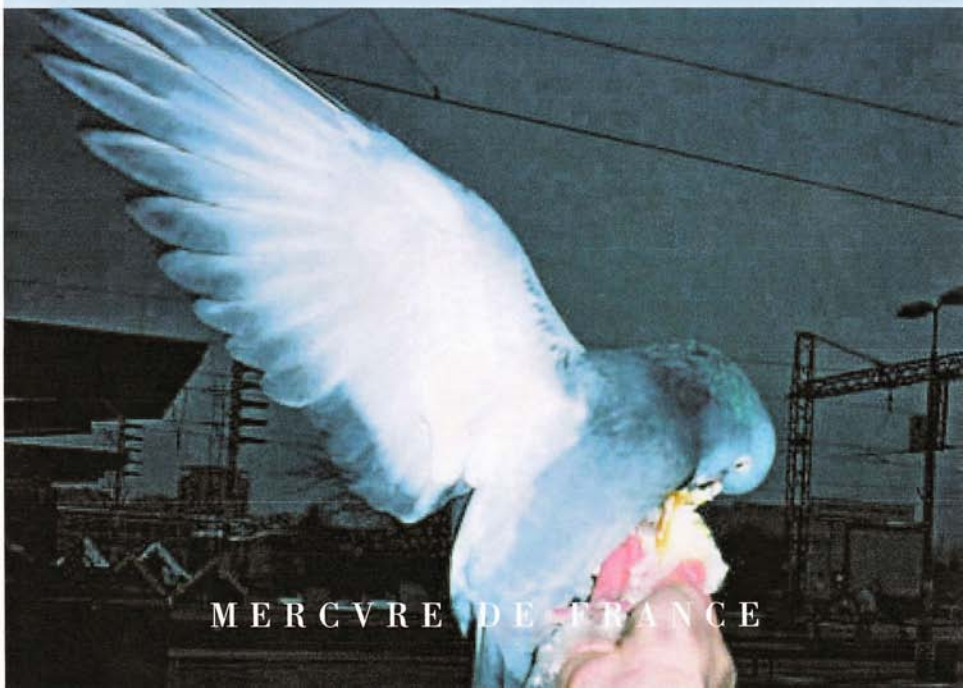


Régine Detambel

Sur l'aile

roman



MERCVRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE JARDIN CLOS, 1994.

LA LUNE DANS LE RECTANGLE DU PATIO, 1994 (« Haute enfance »).

LE VENTILATEUR, 1995.

LA VERRIÈRE, 1996 (« Folio », n° 3107).

L'ÉCRIVAILLON OU L'ENFANCE DE L'ÉCRITURE, 1997 (« Haute enfance »).

ELLE FERAIT BATTRE LES MONTAGNES, 1997.

LES CONTES D'APOTHIKAIRE OU APO À LA RECHERCHE DU BONHEUR, 1998. *Lecture accompagnée par Brigitte Rebmeister* (« La Bibliothèque Gallimard », n° 2).

LA PATIENCE SAUVAGE, 1999.

MÉSANGES, 2003.

PANDÉMONIUM, 2006.

PETIT ÉLOGE DE LA PEAU, 2007 (Folio 2 €, n° 4482).

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS, 2008 (« Haute enfance »).

NOCES DE CHÊNE, 2008.

50 HISTOIRES FRAÎCHES, 2010.

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

LA COMÉDIE DES MOTS, 1997 (« Page Blanche »). Nouvelle édition augmentée en 2004 (« hors série Littérature »).

Aux Éditions Actes Sud

LE SYNDROME DE DIOGÈNE, ÉLOGE DES VIEILLESSES, 2008.

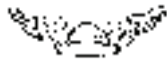
Suite des œuvres de Régine Detambel en fin de volume

SUR L'AILE

Régine Detambel

SUR L'AILE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2010.

Les oiseaux naissent deux fois. Ils sont d'abord mis au monde dans la carapace de l'œuf. Vingt jours plus tard, ils brisent la coquille avec le diamant de leur bec pour inaugurer leur deuxième naissance.

Chez les humains, ces vingt jours sont vingt ans ou cinquante ou jamais, car il faut que des êtres et des pensées relaient leur chaleur extrême auprès de nous pendant toutes ces années jusqu'à ce que le temps se comprime et qu'on soit parcouru d'une volonté de cristal.

À vingt-huit ans, Raphaël n'avait jamais tenu un pigeon bleu dans sa main. Il venait de perdre sa femme. Elle laissait une petite fille de quatre ans, qui était aussi sa fille à lui.

Par amour pour l'enfant, il décida d'ajourner son suicide et se donna un peu de temps, les jours juste nécessaires à tresser la corde pour se pendre. Des générations avant qu'il ne souffre, un sien aïeul s'était pendu de joie à l'annonce de la prise de la Bastille. Il l'avait appris par des vantardises de famille. Vrai ou faux, il s'en souciait peu. Et puis, c'est bien connu, les vieilles histoires qui prennent racine dans l'arbre généalogique ne sont jamais vécues mais seulement racontées. Il faut croire que ce conte-là avait une redoutable force motrice car Raphaël s'en alla étudier le savoir-faire perdu des cordiers pour se

pendre comme on se pendait au XVIII^e siècle. Il fabriquerait de ses mains sa propre corde et il mourrait heureux comme ce lointain enthousiaste pour qui il éprouvait une inépuisable sympathie.

Il alla de pays en pays, jusqu'en Roumanie puis en Iran, étudia l'élasticité, la limite de rupture, la résistance à l'usure de milliers de torons. Les fibres étirées, tordues, roulées, compressées ou soumises à des différences de température inouïes produisent un fil. Les fils s'assemblent pour former le toron. Plusieurs torons tressés, câblés ou gainés deviennent corde. Une corde possède souvent en son centre un toron de matière étrangère qu'il convient d'appeler l'âme. Fils, torons et âme sont assemblés par des méthodes aussi rigoureuses que variées. Il y a donc une infinité de cordages. Raphaël, qui se destinait à la maîtrise de sa propre mort, se donna pour tâche de les découvrir. De les comparer. De retenir ceux dont les propriétés s'accorderaient avec ses aspirations. D'apprendre à les

nouer, à les suspendre à une branche. Acquérir ce savoir occupe une jeunesse. Il ne perdit pas son temps à rigoler. Il travailla sans relâche pour que chacune des fibres de sa mort peu à peu lui appartienne. Il étudia l'art de tresser le cuir. Il maîtrisa celui de la corde en fibre de papyrus, dont les Égyptiens s'étaient servis pour hisser les pierres des pyramides et composa, en moins d'une semaine, la corde à treize nœuds des bâtisseurs de cathédrales. Il caressait sa gorge avec des chanvres, avec des laines, avec du lin, avec du coton. Il répéta ce numéro chaque jour. Bien sûr, il rencontra des hommes et des femmes, des amis et des maîtresses, des alcools et de l'huile de cannabis, mais il eut beau enchevêtrer son existence dans d'autres existences, aucune d'elles ne put le sauver. Du reste, il ne le souhaitait pas. Il rentra chez lui en chantant, avec sa corde qu'il avait chargée dans un sac à dos, du côté de Madras, puis équilibré d'un coup d'épaule.

À trente-trois ans, sans tristesse, Raphaël ne désira pas revoir sa collégienne de fille qui faisait le bonheur de sa famille d'adoption, plaça le lit sous la poutre de la chambre puis la tête dans le

noeud coulant. Il regarda le sol, il ne pensait à rien, surtout. Il était prêt à se pendre. Tout de même, il essaya d'abord la corde avec les bras. Il s'amusa un peu comme un gymnaste aux anneaux. La corde sentait bon. Elle ne brûlait pas les paumes. Sa finesse, son odeur, sa douceur lui étaient exactement le réconfort qu'il avait recherché durant toutes ces années. Il aimait en lui la vitalité de l'idée de suicide. L'existence lui était devenue supportable depuis qu'il avait le moyen de la quitter. Sa vie était à sa discrétion, et cette pensée au lieu d'être déprimante était tout à fait exaltante.

Une maison vide est une terre désolée, attristante comme jamais, surtout les mois de pluie, sans parler des jours de bouillasse. Mais après une chute de neige, pensait Raphaël, quand tout sera recouvert d'une épaisse couche de blanc moelleux, alors peut-être, dans les sons ouatés du matin, après une nuit de flocons, tout cela deviendra presque acceptable. Pourquoi la neige ? Il n'en savait rien. La météo l'exauça. Mais ça ne dura qu'un instant. Sel et chaînes, tout s'évanouit en quelques heures. La neige se salit, se décomposa et pourrit sur les bas-côtés de la route, dans un paysage plus chagrin encore. Tout de même il avait sa corde, une vraie corde de montagne qui, affirma le sherpa, résiste carrément à une traction violente de deux tonnes et demie. Plus d'une fois il était

monté sur le lit pour passer le nœud coulant autour de son cou.

Lorsqu'ils avaient acheté la maison, la mère de Lila et lui, ils n'avaient évidemment pas vu qu'une poutre est faite pour se pendre et qu'on peut y accrocher commodément une corde. Que donc leur chambre était une pièce idéale pour se passer le nœud coulant et en finir. Une pièce qui semblait soudain conçue, après la mort de la mère de Lila, non plus pour dormir, lire et faire l'amour après avoir repassé ses chemises, mais pour s'ôter la vie par pendaison, méthode de valet de ferme, dit-on, mais en ce temps-là Raphaël ne valait guère plus à ses propres yeux.

L'ombre de la poutre lui caressait la tête tandis qu'il virait à l'écarlate. Aussitôt, Raphaël se mit à se souvenir. Son esprit s'était mis en chemin. Il pensa à sa fille, quand elle était petite. Il pensa à sa femme. Bien des faits qu'il avait crus oubliés s'étaient conservés en lui jusque dans leurs moindres détails et il constata avec étonnement que l'oubli n'existe pas. Il eut la vision panoramique de la totalité de son passé. Il ignorait même qu'il eût tant de choses à sa disposition, si près, à hauteur d'homme vivant. Puisqu'il n'avait plus à regarder devant lui ce qu'il devait faire demain, il était libre maintenant de se retourner.

L'image vient de se geler sur des rêves tactiles, d'agacement, grattouillis, la laine... Dans la salle à manger de la nounou, Lila est assise sur une chaise, la pelote de la nounou se dévide sur la table et Lila regarde cette pelote sautiller, tressauter à chaque aiguillée. La nounou fait des couvertures au crochet. Combien de mètres de chaînette par jour ? Lila est toute petite. La nounou demande moins que quiconque pour garder des enfants. Le jour où Raphaël a conduit Lila chez la nounou pour la première fois, elle a essayé de s'enfuir par le balcon. Cela doit coïncider avec sa troisième ou sa quatrième année. Il s'aperçut à temps qu'elle grimpaît le long de la balustrade. Elle était musclée déjà, et souple comme un bébé. Il l'a prise dans ses bras et, en manière de punition, il a fait mine de la jeter

dans le vide, par-dessus la rambarde ; elle a tremblé de tous ses membres mais elle a ri aux éclats. Elle a demandé encore. Raphaël a refait le geste de bercer son enfant dans le vide. Un très léger souffle d'air passa alors à travers la rambarde. Ensuite Lila a accepté de rester tranquille, de jouer avec ses poupées chez cette nounou qui crochetait à toute allure, mâchonnant un bout de sa laine, semblant extirper d'elle-même, à tire-d'aile et petits mouvements d'omoplate, son fil mouillé.